

---

## A la manière de Nathalie Sarraute...

---

... dans son ouvrage *Enfance*

# Où on voit que les enfants en savent beaucoup...

---

**Par Dominique**

Cet été-là, j'avais six ans, les vacances s'annonçaient heureuses puisque j'allais les passer avec mon cousin, des cousins, j'en avais une douzaine mais, lui, il m'avait adoptée, dès ma naissance. Il avait quatre ans de plus que moi et j'étais « sa cocote ». Il était la bouée sans laquelle j'aurais sombré, mes parents m'ayant déjà lâché la main.

*Tu n'exagères pas un peu ?*

Oui, ça fait très mélo mais c'est proche de la vérité. Sa tendresse m'aidait à ne pas m'enfoncer tout à fait. J'avais toujours peur que, lui aussi, se lasse de moi et se tourne vers la bande des garçons.

Nos parents avaient loué un corps de ferme dans un village de la Drôme. Deux appartements, une grande cour couverte de hautes herbes à notre arrivée, mais de terre battue quelques semaines plus tard, un petit bois.

Ce jour-là, nous jouions avec mes poupées à l'ombre des arbres assis sur les grosses racines noires.

*Tu te souviens de ce détail ? Les racines...*

Oui, c'était pratique ces racines, ça faisait des creux pour installer le bébé comme dans un berceau, et poser la dînette.

Dans la maison d'à côté vivait un couple âgé qui se réjouissait de la présence de ces deux familles. Enfin de la vie ! Des rires d'enfants ! Le grand-père prenait son pliant et s'installait près de nous pour entendre nos conversations d'enfants. Cela l'amusait beaucoup.

Notre enfant, un bébé, venait de mourir et nous voulions l'enterrer.

*Tu es sûre ? Drôles de jeux pour des enfants !*

On me l'a tellement rapportée cette anecdote... Le vieux monsieur s'est empressé de la raconter à mes parents et pendant des années, elle revenait au cours des repas de famille.

Je me souviens que nous voulions creuser la terre, mais qu'elle était trop sèche.

A cet âge, six et dix ans, les enfants ont conscience de la mort. Mon arrière-grand-mère paternelle venait de décéder.

J'avais ce qu'on appelait « la langue bien pendue » - je ne sais pas si on utilise encore cette expression – j'aimais écouter et m'immiscer dans les conversations de adultes.

Au cours du jeu, j'ai dit à mon cousin : « C'est terrible un bébé qui meurt. Si, au moins, il avait trente ans, on aurait dit : « Il a fait sa vie ! ».

Le grand-père a beaucoup ri, il avait quatre-vingts ans !

Aujourd'hui, c'était il y a quelques temps je crois, avec maman nous sommes allés dans cet immense espace. Je n'avais jamais vu ça. Tout plein de gens qui se baladaient avec des grilles en fer sur roulettes et mettaient le bazar dedans. Ça a l'air étrange ? Imaginez donc ma surprise quand j'ai vu une femme enfermer un enfant à l'intérieur. J'étais effrayé. Pourquoi l'enfant malgré cette punition semblait joyeux ? J'ai agrippé la tunique colorée et douce de maman, et je lui ai dit que je ne voulais pas être là. Je voulais rentrer à la maison, la vraie. Je ne voulais pas paraître agité parce que maman m'a dit de bien me tenir. Je ne pouvais pas imaginer pire torture que la cage en fer pleine d'objets étranges.

*Es-tu sûr ?*

Sûr de quoi ?

*Sûr que tu n'avais pas déjà vu pire que ça ?*

Si, mais la prison sur roues m'avait marqué l'esprit au fer rouge. Maman est la plus belle et la plus douce créature du monde, elle ne m'infligerait jamais ça.

*Es-tu sûr ?*

Sûr de quoi ?

*Sûr qu'elle n'ait jamais fait pire que ça ?*

Elle était seulement en colère mais elle ne m'exhiberait pas au milieu de la foule à la manière d'un animal de cirque. Je suis alors emplí d'une haine viscérale envers les affreuses personnes qui faisaient subir cela aux enfants et aux animaux. La roulotte de l'enfer devient mon cheval de bataille, j'allais mettre à feu et à sang quiconque condamnerait un de mes camarades. Je me voyais les éviscérer, les incendier, les massacrer avant de les enfermer à leur tour dans une cage de ferraille ardente et de prendre l'intégralité de leurs objets pour les offrir à maman.

*Es-tu sûr ?*

Sûr de quoi ?

*Sûr que tu n'as pas déjà fait ça ?* », chuchota la voix entre les barreaux de ma cage en fer sans roue.

J'étais un enfant plein de vie.

Rien ne me fatiguait : les jeux dehors, les jeux dedans, tout était objet de bonnes blagues. Par exemple, depuis notre appartement au 8<sup>ème</sup> étage avenue Berthelot, j'adorais jeter par la fenêtre oranges ou cravates de mon père.

Quoi de plus amusant en effet pour un petit garçon de deux ans de voir les oranges rebondir sur la carrosserie des voitures garées au pied de l'immeuble, ou d'observer les cravates voler et s'accrocher à tout ce qui dépasse : balustrades, rétroviseurs de voiture, auvent...

Un jour où j'étais particulièrement agité, je ne sais par quel miracle, papa était là. Chef d'entreprise, sa présence était rare à la maison et maman se débrouillait habituellement toute seule.

Mais là, elle s'est sentie débordée.

Papa, voulant lui venir en aide, très sûr de lui, lui proposa de me prendre avec lui et de me calmer.

Il fallait que je fasse la sieste !

Sa méthode ?

Je vous le donne en mille !

L'hypnose !

Je ne sais pas où il avait pêché ça !

*L'hypnose ? En es-tu sûr ? Tu ne penses pas que c'était plutôt de la relaxation ?*

De la relaxation ? En 62, pas sûr que c'était déjà à la mode. Alors que l'hypnose, le père Freud l'avait déjà utilisée, et elle s'était déjà vulgarisée !

*Cela paraît pourtant étonnant... Comment papa a-t-il eu accès à une formation sur l'hypnose ? Comment a-t-il appris ?*

Papa n'avait pas froid aux yeux, il ne doutait de rien et surtout pas de lui !

Il lui avait peut-être suffi d'avoir lu un article sur l'hypnose pour être convaincu qu'il en savait assez et qu'il était assez malin pour venir à bout d'un garnement de deux ans.

Papa m'a emmené dans la chambre, m'a assis sur le lit et s'est assis en face de moi.

*Papa était assis sur le lit ou sur une chaise ?*

La logique voudrait qu'il se soit assis sur le lit face à moi, mais, autant que je m'en souvienne, il n'était pas trop souple...

*Je le vois mal s'asseoir ainsi, surtout en costume trois pièces !*

C'était sans doute un dimanche ! Donc, pas de costume trois pièces, mais une chemise Lacoste ! J'avoue ne pas me souvenir... Je sais seulement qu'il me demandait de le regarder dans les yeux.

*Et tu l'as fait ?*

Je ne sais plus. Peut-être l'ai-je fait, comme un jeu.

Il insistait, et plus il insistait, plus je riais, et plus je bougeais et m'agitait sur le lit.

Au bout d'un certain temps, tandis que je poursuivais mes jeux, j'entendis fuser derrière mon dos le rire en cascade de maman.

Entendant toujours du bruit, elle s'était inquiétée et elle avait ouvert la porte derrière moi sans faire de bruit.

Et là, elle riait à gorges déployées devant son fils aîné qui, imperturbable, continuait ses jeux et ses rires, tandis que son mari dormait tout ce qu'il savait dormir !

# La pêche à la grenouille

---

Par Nathalie

J'avais 8 ans, et ce jour-là je vis mon cousin de 14 ans revenir de la pêche avec ses cannes au bout desquelles pendaient un pompon.

Je me souviens, et me revois lui demander : « Dis, Jean-Louis, d'où tu viens avec ces cannes et ces pompons ? Tu pêches quoi ?

- Des grenouilles, me dit-il.
- Des grenouilles, dis-je dans un sourire mi-amusé, mi septique, c'est vrai ?
- Ouai, c'est vrai. Et si tu veux, la prochaine fois je t'emmènerai.
- Tu m'apprendrais à pêcher à la grenouille moi aussi ?
- Ouai, tu verras, la pêche à la grenouille, c'est simple, et on s'amusera bien !!
- Ouai ai ai ai !!! Super !!! C'est quand ?
- Oulah, moustique, il faut d'abord voir si nos parents sont d'accord ».

Bien sûr, j'avais oublié ce détail, mais je m'en remettais à mon grand cousin, et j'en étais sûre, il saurait convaincre nos parents de cette expédition.

Le jour tant attendu arrivait enfin, accord de nos parents pris, nous sommes partis à la pêche à la grenouille dont je ne connaissais rien mais qui promettait tant. « Alors moustique, c'est bon ? Tu es prête ? me lança mon cousin. Tiens, je te donne les cannes, c'est toi qui les porteras ».

C'est ainsi qu'a commencé cette journée.

*Ah bon, tu en es sûre ? Il me semblait que ça n'avait pas commencé comme ça.*

Bien sûr que si, tiens, on voit bien que ce n'est pas toi qui as porté les cannes tout le long du trajet, et c'était pas à côté la mare aux grenouilles.

*Qu'est-ce que tu dis ? Mais je crois que vous y êtes allés en famille et que les parents faisaient partie de cette journée.*

Aah maintenant que tu le dis, tu as raison. Je me souviens que j'ai porté les cannes au début, puis mon père a pris le relais ; c'est vrai, les adultes étaient là. N'empêche, la mare aux grenouilles était loin, même si je n'ai pas porté les cannes jusqu'au bout. Je me souviens qu'en arrivant au pré, les adultes nous ont laissé et sont partis de leur côté ; eux, ils étaient venus pour les champignons, ils partirent rejoindre le bois.

J'allais bientôt connaître le secret de la pêche à la grenouille, et j'étais toute excitée, portant ma canne qui arborait fièrement son pompon rouge au bout, je demandai à mon cousin : « Jean-Louis, le pompon rouge, c'est pour faire quoi ?

- C'est pour attiser les grenouilles, les attirer à toi, il va falloir que tu agites ton

pompon au-dessus de la mare, clap clap, et la grenouille sautera sur le pompon, et hop tu la choperas !! ».

*Ça ne peut pas s'être passé comme ça !! C'est impossible !! Tu te vois agiter ce pompon rouge ? Non, tu dois te tromper, cette technique, tu l'as inventée c'est sûr.*

Quoi ? Mais non, je te promets, c'est bien comme ça qu'il faut faire !! Bon, c'est vrai, voilà au moins 50 ans que je ne suis pas allée pêcher la grenouille, mais je me souviens très bien. D'ailleurs, je nous revois très bien agiter nos pompons tous les deux, au-dessus de la mare, si concentrés sur notre but que nous n'avons pas vu de suite le taureau qui s'approchait de nous.

Du coin de l'œil, je l'ai vu bouger au loin, alors j'ai dit à mon cousin :

« Jean-Louis, y'a un taureau qui approche, il n'a pas l'air commode.

- Tais-toi moustique, chut, si tu veux attraper la grenouille, il faut te taire, sinon tu les feras fuir.

Pas rassurée, j'ai continué d'agiter mon petit pompon au-dessus de la mare, clap-clap, tout en guettant au loin le taureau qui approchait. J'ai bien tenté d'en avertir mon cousin, à plusieurs reprises, mais tout à sa pêche, il ne m'écoutait pas.

J'ai donc posé ma canne, et pris la fuite, lorsque le taureau a été presque à notre portée. J'avais très peur. Je me suis mise à l'abris, derrière le barbelé, et j'ai hurlé : « Jean-Louiiiiiiiiis, Taureau !!!!! lààààààààààààààààà !! », hurlai-je en pointant mon doigt dans sa direction.

A mon hululement, mon cousin a relevé les yeux, suivi la direction de mon doigt, et...

*Attends, tu veux dire que tu n'as pas tiré ton cousin par la manche pour le sortir de là, et le mettre à l'abri ? Tu l'as laissé ? Tu t'es enfuie ?*

Là, oui, tu as raison. J'ai fui. Et c'est aussi ce qu'a fait mon cousin. Enjambant les barbelés, il s'est pris le short, et le tee-shirt sur le fil de fer barbelé, une jambe dans le champ, l'autre de mon côté... Il était fermement retenu par le barbelé, et le taureau avançait lentement vers lui, sûr de sa supériorité !!

J'ai eu tellement peur à ce moment-là, que je l'ai tiré de toutes mes forces, vivement ; il était très fortement accroché mais j'ai tiré, tiré, si bien que j'en ai déchiré le tee-shirt et le short, et qu'on s'est retrouvés tous deux, fesses par terre, mais du bon côté du barbelé.

Le taureau, lui, nous regardait, frustré, à quelques mètres de nous. Remis debout, à côté l'un de l'autre, essoufflés, nous le regardions aussi.

Adieu, nos cannes. Pas de grenouille. C'est vrai, la pêche à la grenouille, c'est facile et on s'amuse bien.



# Premières vacances

---

Par Dany

2 août 1961. Enfin le jour tant attendu arrivait ! J'allais prendre le train pour la première fois, avec ma cousine, pour aller au bord de la mer en colonie de vacances. Comme je l'attendais ce moment ! Sylviane, elle, était partie l'année précédente et j'avais vraiment envie de vivre l'aventure moi aussi. Vivant à la campagne chez ma grand-mère depuis plusieurs années, au milieu des chèvres, vaches, cochons, couvées de toute la basse-cour, je n'avais jamais quitté ce coin de paysage ; la mer que je ne connaissais que dans les livres de géographie et d'images m'attirait énormément.

*Es-tu sûre de cela ? Ne serait-ce pas plutôt l'envie de faire comme Sylviane ?*

C'est vrai que nous étions très proches : même âge, même horizon, même style de vie...

*Là, non ! Tu t'égares ! Tu n'idéalises pas un peu votre relation ?*

Bon, je rectifie, il y avait de ma part un peu de jalousie sans doute. D'abord, elle était fille unique... et pas de petite sœur dans les pattes. Ma mère travaillait, la sienne, non. Ensuite, nos pères étaient facteurs ; mais la grande différence, c'est que je ne voyais mon père qu'un dimanche sur deux et la moitié des vacances... Comme mes parents ne se parlaient jamais, il a fallu que je demande l'autorisation à ma mère pour obtenir ce billet de sortie... Lorsque je l'ai obtenu, ce fut une victoire et je me suis mise à rêver de la mer, de la colonie, du train qui devait nous emmener, tout en redoutant un changement de programme de dernière minute.

*Ton père avait fait le dossier d'inscription n'est-ce pas ? Es-tu certaine d'avoir pensé à un tel revirement ?*

Non, pas en ces termes ! Mais j'ai été, à cette époque, soumise à la parole ou plutôt au silence (ce qui était pire) des adultes autour de moi ; je me méfiais de ce qui pouvait me tomber sur le dos, par hasard ou pour leurs règlements de comptes... et j'avais peur de voir mes rêves tomber à l'eau ! Heureusement, pour me faire patienter, je questionnais beaucoup ma cousine. Je voulais tout savoir sur son premier séjour : les moniteurs, les baignades ; est-ce qu'on pouvait apprendre à nager dans la mer ? Le train à vapeur avec de nombreux wagons comme ceux qui passaient à côté de la maison de mon père.

*Mais enfin, tu déformes un peu non ? Tu ne te souviens pas des préparatifs ?*

Oui, maintenant que tu en parles ! En effet, un mois ou peut-être deux avant le départ, j'ai rapporté, de chez mon père, des papiers concernant la colonie. Je connaissais enfin la destination : Cros de Cagnes, tout près de Nice, au bord de

la Méditerranée !! La mer !... Et le trousseau ! Quelle affaire que ce trousseau. ! Des étiquettes en tissu fabriquées chez la mercière devaient être cousues sur chaque vêtement et objets du fameux trousseau que nous devions emporter pour ce séjour d'un mois. Ces mêmes étiquettes que j'ai fait coller sur les vêtements de mon père lorsqu'il est entré en maison de retraite...

*Ah non, là je t'interromps ! Tu noircis le tableau, tu mélanges tout, les époques et les générations... Je voudrais bien savoir ce qui t'est arrivée ? Finalement tu es partie ou pas ?*

Ah oui, c'est vrai ! Mémé s'étant attelé à la tâche, une fois toutes les étiquettes cousues, mon espoir ne pouvait plus être déçu. Effectivement ce jour, ou plutôt cette fin de journée d'août, nous nous sommes retrouvés avec un nombre impressionnant d'enfants venant de toute la région devant la grande Poste centrale de Lyon. Là, des moniteurs et monitrices nous accueillaient, liste en main, vérifiant que la valise portait bien notre nom. Je découvrais la grande ville, alors que je n'avais jamais quitté mes deux villages. Nous avons rejoint la gare de Perrache, et enfin nous sommes montés dans ce train à compartiments. Il faisait nuit et nous allions voyager pour arriver à Nice au petit matin... Mon père me rappela que je devais écrire à toute la famille : père, mère, grands-parents des deux côtés. D'ailleurs ma mère avait tout prévu en double dans la pochette du courrier.

*C'est quoi cette histoire de tout en double ?*

Je garde un souvenir très précis des séances de courrier pendant cette colonie. Pour moi elles étaient très longues... car à chaque fois je devais écrire à ma mère et à mon père ; de plus, je m'appliquais à ne pas leur écrire la même chose...

*C'est tout ce dont tu te souviens ?*

Oh non je garde le meilleur pour la fin ! Les journées étaient occupées à toutes sortes d'activités, que je découvrais en groupe. J'aimais beaucoup ce rythme de vie, même si parfois il était un peu rigide. La cure de repos avant le déjeuner ; la sieste puis la baignade 3 heures après le repas ; la pesée en début et en fin de séjour ; les jeux d'équipe sur la plage : jeux de pistes, chasses au trésor ; les travaux manuels, le dessin. Tout cela à volonté sans contrainte. La baignade, bien sûr, car je voulais absolument en profiter pour apprendre à nager ; les veillées en chansons et les copains et copines, avec leurs accents venus de toute la France et que je me plaisais à reproduire... Que de découvertes ! Ce fut pour moi la première porte d'entrée dans le monde.

J'avais bien eu raison de rêver ! Le rêve devenu réalité m'a émancipée et permis d'entrevoir un avenir beaucoup plus vaste et ensoleillé que mon petit bout de campagne, trop étroit et contraint pour mon esprit curieux.

# Une phrase légendaire

---

Par Odile

Si l'on peut trouver une spécificité à chaque membre de la famille, à coup sûr pour moi, au temps de l'enfance, ce serait la suivante.

*Tu n'as pas d'hésitation !*

Pas d'hésitation en effet, mais pas d'explication non plus. Était-ce un manque de concentration ? Je n'en manquais pourtant pas à l'école où j'ai toujours travaillé avec attention.

*Trop de soucis en tête peut-être ?*

Oh non ! Au regard des nombreux fou-rires entre frères et sœurs et de l'amour de notre maman. Était-ce alors trop de précipitation pour répondre à sa demande ? Toujours est-il qu'il était assez courant, au cours du repas...

*Tu veux dire plutôt le repas du soir où vous étiez tous réunis, après la journée d'école.*

Oui, les 6 enfants et maman. Je me revois, filant à la cuisine, quand j'étais chargée d'en rapporter quelque chose.

*C'est-à-dire, de quoi s'agissait-il ? T'en souviens-tu ?*

Je ne pourrais le dire mais j'imagine : du sel, une grande cuillère pour servir le plat, de l'eau, du pain.

*Donc, rien d'extraordinaire finalement et rien de bien compliqué.*

Effectivement, mais c'est alors que ça se compliquait justement. Les minutes passaient et je ne revenais pas. Au fil des années, je me doutais bien de ce que les autres commençaient à échanger.

*Peut-être pourrais-tu décrire ici l'agencement des pièces de l'appartement.*

La salle à manger se trouvait sur le côté gauche, elle donnait sur un vaste hall central qui desservait le salon, le couloir des chambres, une salle de jeu sur le côté droit et enfin un étroit renforcement, avec une porte battante qui conduisait à la cuisine. Ce qui montre qu'il y avait suffisamment de distance pour ne pas entendre les conversations poursuivies entre eux et suffisamment aussi pour oublier, quant à moi, la consigne... avant d'atteindre la cuisine.

*Tu ne serais pas un peu comédienne ?*

Je ne pense pas. C'était le blanc total dans ma tête et, au bout d'un certain temps, je n'avais plus qu'à repartir bredouille dans l'autre sens. J'étais accueillie alors par de gentilles moqueries, des « Ah ben, c'était sûr » ou des « Tiens comme c'est bizarre ».

Emportée par le rire collectif de la tablée, je ne parvenais parfois même pas à finir la phrase traditionnelle : « Je ne sais plus ... »

« ... ce que tu allais chercher ».

C'est comme cela que se colle à ton enfance une phrase légendaire !

# Histoire de pieds...

---

Par @gnès

Ce soir, les pieds nus sur le carrelage froid, me revient un de mes premiers souvenirs d'enfance.

Mes parents et les « grands » sont ensemble au salon, et moi, la « petite », on m'a envoyée me coucher de bonne heure, comme tous les soirs. Mais je ne veux pas ! J'en ai marre d'être exclue de leurs soirées qui paraissent bien amusantes. Parfois, je les entends rire aux éclats.

Alors, ce soir, c'est décidé, je me relève, je sors de mon lit douillet et, sans faire de bruit, le plus doucement possible, je vais me cacher derrière le grand rideau grenat qui sépare le salon du couloir.

Là, pieds nus sur le carrelage gelé, je me demande si je peux jeter un œil sur ce qui se passe de l'autre côté, ou pas ? C'est sûr, si je fais bouger le rideau, je vais être découverte. Et là, je sais ce qui m'attend. Je vais me faire disputer, et, suivant l'humeur de mon père, une fessée peut tomber aussi, mes frères et sœur vont se moquer de moi, et hop ! Retour à la case départ ! Au lit !

Mais, en même temps, rester piquée derrière ce rideau, sans rien voir, n'a pas grand intérêt. Bon, je me lance !

Tout doucement, je tire un peu sur le rideau, je penche ma tête et... je découvre la famille, hilare, qui me regarde !

Mes petits pieds nus, dépassant du rideau, m'avaient trahie. J'attends, tremblante, la sanction !

Mais, bizarrement, ce soir, elle ne tombe pas.

Au contraire, ma mère me dit : « Viens vite sur le canapé, tu as l'air d'avoir froid. Tu vas te réchauffer, passer un moment avec nous, puis ensuite, tu iras te recoucher ».

Quel bon moment, même si je n'ai toujours pas compris ce qui s'était passé ce soir-là !

Ce soir, les pieds nus sur le carrelage gelé, je m'interroge.

Est-ce que cela s'est vraiment déroulé de cette façon ? Le temps passé n'a-t-il pas embelli cet épisode quasi insignifiant de mon enfance ? Ce n'était pas dans l'habitude de mes parents d'être aussi cools.

Pourquoi ce souvenir, ce soir ? Le froid du carrelage ?

Et les questions qui affluent.

Les souvenirs douloureux de mon enfance, l'image dégradée que j'ai de ma famille, tout cela, c'est la vérité ou non ? Une construction mentale ? Comment le savoir ? Comment garder intacte l'histoire de notre vie ?

Est-ce si important que ça de se souvenir de tout ?

Je n'en sais rien.

Mais, ce soir, les pieds sur le carrelage gelé, l'image de la petite fille au chaud avec sa famille me fait du bien.

Et c'est bien là le principal !

Quand, vers mes dix ans, j'allais en vacances chez mes cousins du Mâconnais, c'était avec plaisir. Ce n'était pas un cousin ou une cousine qui partageait mes jeux, cette famille étant composée de onze enfants, moi qui en bout de famille me retrouvait seule et m'ennuyais, il y avait trois voire quatre cousins près de mon âge. Ils vivaient dans une ferme avec veaux, vaches, cochons, couvées... Il régnait dans cette famille une ambiance agréable. Jamais un mot plus haut que l'autre, une discipline bienveillante et le calme des parents étaient remarquables. La table d'une nourriture saine me plaisait également.

Les moments fabuleux pour moi étaient quand nous devions emmener au champ et garder les chèvres. Pas trop téméraire avec ces bêtes que j'admirais, cabriolantes, sautantes, capricieuses. Elles m'amusaient. Leur odeur dans cette nature ne me gênait pas. Un jour, alors que nous étions de garde en théorie, mais surtout bien occupés à jouer, à nous déguiser, les animaux sont partis brouter la vigne du voisin. Jean et Jeannette, les plus grands, étaient inquiets des retombées de l'escapade de nos caprins. Je ne me souviens pas de ce que fût la suite, mon oncle ou ma tante ont-ils sévi ?

Il m'arrivait malgré tout de trouver les journées pénibles car il fallait aider aux champs, et la moisson était un moment que je trouvais bien fatigant. Les éteules me piquaient les pieds et les jambes, et la poussière me faisait tousser. Quant à la chaleur... je n'avais qu'une envie, me mettre dans un coin d'ombre et boire... Boire... Mais je voyais bien que mes condisciples travaillaient sérieusement... Alors je ne pouvais pas faire autrement, et je me baissais pour ramasser les épis restés sur le terrain. Aie ! Mon dos !

Adulte, avec ma famille, je rendais visite de temps à autres à ces parents tant admirés. Tante Jeanne était toujours cette personne douce et effacée que je gardais dans ma mémoire. Oncle Louis toujours inventif nous montrait une création nouvelle dans sa ferme à chaque visite. Quelquefois, c'était seulement une blague, comme la machine à sécher le linge ; Nous avons été invités à nous rendre dans le verger pour y voir... des fils tendus par des poteaux. Il était content de l'effet produit.

Quelques années plus tard, alors qu'avec Jeannette, la cousine de mon âge nous échangeons nos souvenirs communs, je lui disais combien j'aimais aller chez eux. Elle m'étonna beaucoup en dévoilant de son père tout un pan ignoré. Ce n'était pas tout à fait le tonton Louis que j'avais tant admiré. Pour eux les enfants, la fermeté de leur père était ressentie comme trahison face à son comportement extérieur nettement moins ferme. En effet d'après elle, sa

fidélité conjugale était loin d'être exemplaire. Sacré tonton ! Il jouait les séducteurs.

Je ne pus m'empêcher de lui dire.

« Tu es sûre de ce que tu avances Jeannette.

- Oh ! parfaitement sûre », me répondit-elle avec émotion.

On sent en effet une douleur vive dans cette affirmation, le poids de tout ce qui a été vécu.

« Pour moi, ton père était une personne solide, ferme, droite ».

Je n'avais jamais soupçonné ce penchant, jamais entendu la moindre allusion à ses incartades.

Je me rends compte que mon ressenti d'enfant était faussé.

« Comment as-tu pu être aussi naïve, me dis-je. Ouvre les yeux, ne crois pas toujours avoir des bizounours autour de toi ma pauvre fille ».

Je repasse dans ma tête mes souvenirs enfantins, tout me semble parfait... trop sans doute.

Je peste contre mon innocence, je n'ai pas su voir la souffrance de tante Jeanne.



# Souvenir d'enfance

---

Par Colette

Ah ! cette fête de l'école ! Comme nous l'attendions, surtout nous les filles. Les garçons, eux, la subissaient plutôt.

Elle se passait en fin d'année scolaire, dans la cour de l'école de garçons. A l'intérieur, nous les filles nous produisions avec nos chants ou nos récits. Les garçons se contentaient de participer aux applaudissements en fin de séance.

Nous y étions ce jour-là avec ma copine Odette, une vraie amie depuis nos 6 ans et nous en avons 14. Arrive le moment des jeux dans la cour, en l'occurrence des devinettes pour essayer de gagner des lots offerts par les commerçants du village.

Et que vois-je ? Un beau vélo tout neuf. Mon envie n'a pas échappé à mon amie qui, elle, en avait déjà un. Nous prenons chacune un billet et donnons toutes deux en chœur la même réponse. C'était l'entente parfaite.

Jusqu'au moment où elle me dit : « Mon billet se termine par zéro, ça me portera malheur, tu veux changer avec moi ? ». Ce sera oui, évidemment, je lui donne mon n° 3.

Le tirage arrive. Et qu'est-ce que j'entends ? C'est le n°3 qui sort. Me voilà refaite. Mais je réagis :

« Si on n'avait pas changé, ce serait moi qui aurais le vélo. Or, toi, tu en as déjà un. Alors tu me le laisses, tu es d'accord ?

- Ah ! Non, tu as accepté le changement, alors le vélo sera à moi. Donné c'est donné ! ».

Et, contrairement à notre habitude, le ton monte et sape notre si belle amitié. Mais une maîtresse, la nôtre justement, n'était pas loin et nous a entendu. Alors elle se joint à nous :

« Arrêtez les filles ! Vous n'allez pas vous disputer pour un vélo ! Réfléchis Colette, je te comprends, un vélo te fait très envie. Mais qu'en ferais-tu ici en pension ? Odette a une petite sœur. C'est à elle qu'elle pense en voulant un deuxième vélo.

- Mais un jour je vais bien retourner chez mon papa, alors j'aurais le vélo !

- Non, tu sais bien que ta deuxième mère le refuserait dans son appartement. Et je ne veux pas croire que cet incident mettra un terme à cette si belle entente qui est la vôtre et que chacun admire ».

Alors je fonds en larme et... embrasse Odette.

Au revoir vélo !!!